

177

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXIX^e ANNÉE

REVUE

DES

ÉTUDES ANCIENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME IX

N^o 1

Janvier-Mars 1906

G. RADET

L'Histoire des Lagides.
— Bibliographie.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE.

Grenoble : A. GRATIER & C^o, 23, GRANDE-RUE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^o, 4, RUE HALDIMAND

Rome : LOESCHER & C^o (BRETSCHNEIDER & REGENBERG), 307, CORSO UMBERTO I

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

Bibliothèque Maison de l'Orient



150962

L'HISTOIRE DES LAGIDES

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT ¹

M. Bouché-Leclercq a entrepris de nous donner une histoire des Lagides. Ce n'était pas une tâche aisée. La période qui suit la mort d'Alexandre ressemble aux solitudes qui enveloppent l'Égypte. Partout, des sables mouvants, sur lesquels on n'a aucune prise, hérissés de loin en loin par d'inextricables touffes de buissons épineux. Cette époque réalise ce paradoxe d'être à la fois un désert et un maquis. Les textes d'auteurs y sont rares. Nous ne les connaissons en général que par l'intermédiaire de compilateurs sans critique dont l'un, Justin, est la bête noire de M. Bouché-Leclercq. Il y a bien Polybe. Mais ce type du capitaine en retraite est plus riche en prétentions qu'en talent. Le penseur et l'homme d'État qu'il croit être font tort chez lui à l'observateur et à l'écrivain. Son charabia lui attire des coups de boutoir qui ne sont que trop justifiés². Il y a bien les papyrus. Mais, pour un problème qu'ils aident à résoudre, ces misérables lambeaux de pelure d'oignon en posent mille dont on cherche vainement la clef.

Si, du moins, les acteurs du drame hellénistique étaient faciles à distinguer les uns des autres! Mais ils ne se contentent pas de s'agiter confusément dans une ombre crépusculaire. Ils se cachent à qui mieux mieux le visage sous le même masque et se livrent entre eux à un déplorable assaut d'homonymies. Le Ptolémée qui règne est perpétuellement doublé d'une foule de Ptolémées qui ne règnent pas : celui-ci, gouver-

1. A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides* : t. I, *Les Cinq premiers Ptolémées (323-181 avant J.-C.)*; t. II, *Décadence et fin de la dynastie (181-30 avant J.-C.)*. Paris, Ernest Leroux, 1903 et 1904.

2. *Hist. des Lagides*, t. I, p. 338, n. 3, et p. 347, n. 1.

neur de Telmesse¹, celui-là, préfet d'Alexandrie², tel autre, chef de mercenaires³, tel autre, vice-roi de Cyrène⁴, tel autre, harangueur d'ambassade⁵, tel autre, reclus du Sérapéum⁶. Qu'un lapicide négligent, en gravant sur marbre le nom d'un de ces comparses, vienne à sauter le *l* de la première syllabe, on se félicite de sa bévue : grâce à elle, on discerne le personnage, et un barbarisme donne droit de cité à un « Polémée » qui se détache ainsi du groupe de ses ménechmes⁷.

Pour les femmes, l'imbroglio est pire encore. Sous les premiers Lagides, on s'empêtre à plaisir dans les Arsinoé⁸, les Bérénice⁹, les Laodice¹⁰. Sous les derniers, on erre à l'aveuglette entre les Cléopâtre. Quand, dans le harem d'un même souverain, ce nom de Cléopâtre est porté à la fois par la mère, la sœur, la nièce et la fille, et quand le sultan du lieu, en vertu de l'inceste dynastique, les épouse toutes¹¹, il y a de quoi devenir fou¹².



Des deux périodes entre lesquelles M. Bouché-Leclercq partage, à peu près également, son récit, ce n'est pas la première, celle de l'apogée, c'est la seconde, celle de la décadence, qui offre le plus vif intérêt. Il est facile de s'expliquer cette anomalie.

Les trois siècles qui vont de la mort d'Alexandre à la bataille d'Actium (323-30 avant J.-C.) se déroulent suivant un

1. *Hist. des Lagides*, t. I, p. 153, n. 3, et p. 206, n. 2 (Ptolémée, fils de Lysimaque).
2. *Ibid.*, p. 291, n. 1 (distinct d'un Ptolémée, fils de Chrysermos, qui est mentionné en même temps).
3. *Ibid.*, p. 308, n. 1 (Ptolémée, fils de Thraséas).
4. *Ibid.*, t. II, p. 86, n. 1 (Ptolémée Apion).
5. *Ibid.*, p. 18, n. 3 (Ptolémée, frère de Comanos?).
6. *Ibid.*, p. 4, n. 1 (Ptolémée, fils de Glaucias).
7. *Ibid.*, t. I, p. 44, n. 1 (Ptolémée, neveu d'Antigone le Borgne).
8. *Ibid.*, p. 201, n. 1.
9. *Ibid.*, p. 211, n. 3.
10. *Ibid.*, p. 279, n. 1.
11. Voir le cas de Ptolémée Physcon, *ibid.*, t. II, p. 64, n. 2.
12. Comme rébus généalogique, je recommande aussi celui de la postérité de Ptolémée Aulète (*ibid.*, p. 145, n. 1).

rythme inverse. Au début, nous assistons à l'émiettement, continu et progressif, d'un vaste empire, et les Lagides sont les agents, conscients et systématiques, de cette dissolution. A la fin, nous voyons se reconstituer une domination mondiale, et ce sont les Romains qui réalisent à leur profit, avec un déplacement d'axe, le rêve du conquérant macédonien. Dès l'heure où reparait avec eux cette ferme volonté de régir la terre, l'horizon s'élargit; les heurts des peuples cessent d'offrir l'aspect mesquin de « batailles de rats »¹ dans un trou, et la grandeur des ambitions fortes rayonne à nouveau sur les événements humains.

Pydna (168) marque la ligne de partage entre ces deux versants historiques. Lorsqu'au lendemain de la défaite de Persée, Popilius Laenas trace, du bout de son bâton, un cercle autour d'Antiochus Épiphanes et somme le Séleucide victorieux de renoncer à toute prétention sur l'Égypte², ce geste impérial du légat sénatorial a la valeur d'un symbole : il signifie que la phase de déchainement des forces centrifuges est close et qu'une autorité supérieure entend rassembler souverainement la boucle disloquée du bassin méditerranéen.

Ainsi, la physionomie de l'Orient hellénistique est bien différente, selon qu'on se place au delà ou en deçà de la victoire de Paul-Émile. Avant Pydna, morcellement et désordre. Par un contraste ironique, celui-là même qui escamotait avec une habileté macabre le corps d'Alexandre pour en faire comme le talisman de sa dynastie³, Ptolémée I^{er}, ensevelissait également la pensée du maître, ce rêve de domination universelle qui avait dévoré le héros. Dès la première heure, les Lagides nous apparaissent comme les champions du partage et du démembrement. Seuls des Diadoques, ils font fi de l'unité du monde. Un idéal bourgeois préside à leurs actes. Ils ont beau être une famille tragique, aussi tragique dans l'histoire que celle des Atrides ou des Labdacides dans la légende,

1. Expression d'Alexandre, à propos de la campagne d'Agis III contre Antipater en Arcadie : « ἐκεί τις γεγονέναι μωμολογία » (Plutarque, *Agésilas*, XV, 6).

2. *Hist. des Lagides*, t. II, p. 25-26.

3. *Ibid.*, t. I, p. 19-20.

aucune noble chimère politique n'est là pour rehausser leurs convoitises et jeter un reflet de grandeur sur la monstrueuse prolifération de leurs vices.

A part le premier, Soter (323-283), qui fut du moins une intelligence lucide, circonspecte, positive, et le troisième, Évergète (246-221), qui eut des vertus d'homme privé, ces Lagides nous offrent une des plus stupéfiantes collections de crimes et de dépravations qu'on puisse relever dans l'histoire des familles souveraines : polygamie, inceste, complaisances séniles, mariages d'intérêt aboutissant à d'effroyable tueries familiales comme le massacre de Cassandria¹, femmes qui passent de lit en lit, au gré des combinaisons politiques², rivalités féroces de mères et de filles³, bouleversement total de tous les liens du sang, drames de palais, empoisonnements et vengeances, parricides tellement chroniques qu'en présence de ces répétitions monotones on se demande s'il n'y a pas double emploi⁴, intrigues étranges, rappelant les plus fantastiques imaginations des *Mille et une nuits*, comme le décès clandestin de Ptolémée IV Philopator, que ses vizirs continuent à faire régner plusieurs années après sa mort⁵. Elle a quelque chose de capiteux et d'hallucinant, cette lourde atmosphère de sérail, où partout, sous les pas d'êtres hybrides, dans la splendeur d'un décor paré de toutes les merveilles de la nature et de l'art, l'horreur fume avec le parfum des aromates. Il n'est pas jusqu'à l'érotisme alambiqué de la production littéraire, au caquetage des « gratte-papiers se chamaillant sans fin dans la volière des Muses »⁶, qui n'ajoute à cet effet de cauchemar. Quand, en face d'un prince ignominieux, « alourdi par la paresse et l'orgie, traînant sur des jambes vacillantes le ventre boursoufflé qui lui valut le

1. *Hist. des Lagides*, t. I, p. 152-153 (Kéraunos épousant sa sœur Arsinoé afin d'endormir sa méfiance et d'égorger ses enfants).

2. *Ibid.*, t. II, p. 100, 106, 111, 126 (Cléopâtre-Séléné, unie à son frère Ptolémée Lathyre ou le Pois-Chiche, à Antiochus Grypus ou le Nez-Crochu, à Antiochus le Cyzicène, frère et rival du précédent, à Antiochus le Pieux, fils de son troisième mari).

3. *Ibid.*, t. II p. 81 (Cléopâtre II et Cléopâtre III).

4. *Ibid.*, t. II, p. 104.

5. *Ibid.*, t. I, p. 332-339.

6. Mot de Timon de Philonte (*ibid.*, p. 220, n. 4).

surnom de Physcon, » les auteurs nous montrent le génie de l'Occident apparaissant sous la figure de Scipion Émilien¹, on est vraiment reconnaissant à ces « collecteurs d'anecdotes » de faire circuler une bouffée d'air frais à travers l'épouvantable charnier.



Deux autres traits caractérisent ce monde en putréfaction : en bas, l'« ochlocratie »², la domination irresponsable de la populace, le soulèvement endémique des bas-fonds de l'énorme capitale cosmopolite, Alexandrie, recouvrant et paralysant comme une verrue gigantesque tous les éléments sains du pays ; en haut, la gynécocratie. « Aussi bien du côté des Lagides que des Séleucides, » dit M. Bouché-Leclercq³, « le n^e siècle avant notre ère marque l'intrusion et l'influence croissante des passions féminines dans le gouvernement des royaumes hellénistiques. Ce qui reste d'énergie dans le sang appauvri de ces dynasties, rongées par l'inceste et la débauche, se réfugie et se concentre dans ces types de reines ambitieuses, qui n'ont d'autre morale que la poussée instinctive de leurs affections et de leurs haines. Au fond, c'était un retour aux mœurs égyptiennes et comme une revanche du génie national sur l'hellénisme. Diodore constate qu'en Égypte la reine a plus de puissance et est plus respectée que le roi, et il l'explique par la légende d'Isis gouvernant le royaume après la mort d'Osiris de façon à ne pas faire regretter son veuvage. Il ne manque pas, parmi les Lagides, d'Isis qui s'appellent Cléopâtre. »

Cléopâtre ! La royale courtisane qui a particulièrement illustré ce nom n'était peut-être supérieure ni en beauté ni en intelligence politique à la plupart des cinq ou six⁴ princesses homonymes qui s'étaient assises avant elle sur le trône des

1. *Hist. des Lagides*, t. II, p. 69.

2. Polybe, VI, 4, 6.

3. *Hist. des Lagides*, t. II, p. 89.

4. Pour M. Bouché-Leclercq, Cléopâtre Philopator, « qu'on s'est habitué à appeler Cléopâtre VII, » est Cléopâtre VI (*Hist. des Lagides*, t. II, p. 179, n. 1).

Ptolémées. Il n'est pas sûr que la « brune Lagide » ait, plus que ses devancières, allaité

Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

Mais les temps ne sont plus les mêmes. On a franchi le tournant de Pydna. De nouveau s'est posé le problème de la domination du monde. La fille ambitieuse et splendide du besogneux Aulète lutte, avec les inépuisables ressources de la ruse, avec les infinies séductions de la grâce, au premier rang d'un magnifique drame shakespearien. Son règne est compris entre Pharsale et Actium. Il s'ouvre par une émouvante tragédie humaine : la mort de Pompée. Il se clôt sur une prodigieuse tragédie politique : le duel d'Octavien et d'Antoine. L'enjeu de cette partie aux péripéties formidables est la souveraineté de l'univers. Tous les joueurs, quels qu'ils soient, vivent d'une vie intense. Ce ne sont plus les fantoches incohérents ou indistincts de l'âge des « batailles de rats ». Ce sont des figures de plein relief, dont les noms éclatants n'ont plus cessé de hanter le souvenir des peuples. Il en est d'eux comme des artisans de la Révolution française. Dans l'épopée qui se déroule de 1789 à 1815, beaucoup des combattants purent être, individuellement, assez médiocres. Et cependant, soulevés par la grandeur des événements auxquels ils collaborent, ils marchent à fière allure, nous illusionnant sur leur taille, même aux côtés de Mirabeau ou de Napoléon. Aux environs de l'an 44 avant notre ère, le même phénomène s'est produit. L'idée de l'Empire, qui s'est personnifiée en César, rayonne sur la scène du monde, suscitant l'enthousiasme ou la haine, mettant en valeur, par dévouement ou réaction, une surprenante variété de caractères. Qu'eussent été Brutus et Cassius en des temps plus calmes ? Des ombres lilliputiennes. Ce n'est pas seulement dans la politique, c'est aussi dans l'histoire que « le bloc » est parfois une réalité.

Par quel singulier privilège, dans ces crises maîtresses de l'humanité, les petites et les mesquineries, bien loin d'ôter de sa force à la tempête, n'ont-elles d'autre effet que d'y répandre le pittoresque et la vie ? Il semble que le frisson soit

plus terrible, lorsqu'il alterne avec le sourire, et l'on goûte mieux les scènes de tragédie pure, lorsqu'elles succèdent à certaines éclaircies comiques, comme le spectacle des ambitions hypocrites de Pompée¹, comme l'amusant épisode des avances de Cicéron à Cléopâtre dans les jardins de César².



J'ai essayé de montrer la différence d'intérêt que présentent les deux volumes de M. Bouché-Leclercq. Que son récit passionne lorsque l'auteur, abordant le drame impérial, a pour sources la prose de César, les lettres de Cicéron, l'épitomé lapidaire du monument d'Ancyre, c'est ce dont nul ne sera surpris. Mais où vraiment le mérite personnel de l'historien étonne, c'est dans la période ingrate où, n'étant guère soutenu par le sujet, il rend chaleureusement la vie à de la poussière de documents et à de la décrépitude humaine. Il y a en M. Bouché-Leclercq un érudit et un philosophe. L'érudit aime les recherches de détail, approfondies et scrupuleuses; le philosophe a le goût des larges synthèses. L'un, avec un robuste bon sens, fouille les « nids à controverses ». L'autre, doué d'une intelligence organisatrice et plastique, n'estime pas qu'il est de son devoir de ne laisser aucun problème « aux Saumaises futurs », et, sans s'attarder plus que de raison aux travaux d'approche, il bâtit. La dernière œuvre de M. Bouché-Leclercq est une de celles où se manifestent le mieux les nuances diverses de sa forte personnalité.

GEORGES RADET.

1. *Hist. des Lagides*, t. II, p. 150-158.

2. *Ibid.*, p. 219-220.

BIBLIOGRAPHIE

Studia Pontica. II. Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie, par **Franz Cumont** et **Eugène Cumont**. Bruxelles, Lamertin, 1906 ; 1 vol. in 8° de 269 pages, avec cartes, planches et gravures dans le texte ou hors texte. Prix : 17 fr. 50.

Le premier fascicule de cette publication, dont il a été rendu compte ici (t. V, 1903, p. 314-316), était l'œuvre d'un Anglais, M. Anderson. Le second a été rédigé par deux Belges, l'un, M. Franz Cumont, professeur à l'Université de Gand, l'autre, M. Eugène Cumont, professeur à l'École de guerre de Bruxelles. Dans l'expédition commune, entreprise au printemps de 1900, les deux frères s'étaient partagé la tâche conformément à leurs aptitudes : l'archéologue s'était réservé l'étude des inscriptions et l'examen des ruines ; le capitaine s'était chargé des observations géographiques, du relevé de la route et de l'établissement des cartes. Le volume qu'ils nous offrent suit naturellement la même loi de répartition : les cartes sont de la main de l'officier, le journal de voyage est dû à la plume savante et experte de l'érudite.

Je ne puis donner qu'un rapide aperçu des richesses nouvelles dont nous gratifient les explorateurs. Classons-les sous trois rubriques : géographie et topographie ; archéologie ; cultes et folk-lore.

I. Bien entendu, les itinéraires, dressés par un homme du métier, fournissent des matériaux précieux pour la rectification des cartes, si défectueuses, de cette partie de l'Asie Mineure. Les bornes milliaires, une des trouvailles les plus fréquemment représentées, apprennent beaucoup sur le tracé des routes anciennes. Quant à la détermination des sites, à part celle de Phazimon (Vizir-Keupru), fondée sur une découverte épigraphique (fasc. I, p. 92-93), elle résulte presque partout du rapprochement, toujours un peu conjectural, d'un certain nombre d'indices plus ou moins certains. Toute cette région est très pauvre en inscriptions à ethniques, et, faute de la lueur nette dont une simple mention de lieu illumine tout de suite la plus misérable « funéraire », on en est réduit au luxe des combinaisons. Heureusement, la contrée que les voyageurs ont parcourue, de l'embouchure de l'Halys au val

supérieur de l'Euphrate, et que délimite un arc de cercle allant de Samsoun à Trébizonde par Amasia et Sivas, abonde en solides points de repère. Il est conséquemment plus facile de nouer des probabilités de détail aux mailles fermes du réseau. On signalera dans cet ordre d'idées les assimilations suivantes : p. 212-213, Agriane (Cheik-Halil-Tekké); p. 256, Seramis (Omala); p. 290-292, Anniaca (Koïlu-Hissar), peut-être une des « gazophylacies » de Mithridate; p. 320-321, Olotoedariza (Aivanus); p. 327-328, Carsaya (Mélîk-Chérif); p. 337-338, Êriza d'Arménie (Erzinghiân); p. 362-363, Ad Vicesimum, de l'Itinéraire Antonin (Djévislik). D'autres déterminations sont depuis longtemps établies : p. 239-241, Tokat = Dazimon (Ramsay); p. 251, Gumenek = Comana Pontique (Hamilton); p. 296-298, Chabîn-Kara-Hissar (le Noir Château de l'Alun) = Colonia (Ramsay); p. 305-307, Purk = Nicopolis (Boré). Celles-là, M. Franz Cumont se borne à les confirmer.

II. La plupart des forteresses en ruines qui hérissent le pays, et dont quelques-unes sont magnifiquement pittoresques (château d'Amasie, p. 148-159; château de Niksar, p. 259-269), ne sont pas antérieures à l'époque turque ou byzantine. En amont du règne de Justinien, les vestiges du passé se font de plus en plus rares, et si l'on excepte, d'abord, quelques soubassements de murs (p. 157, donjon d'Amasie), puis les tombeaux rupestres, dont les plus beaux spécimens nous sont donnés par la nécropole royale d'Amasie (p. 159-165), on ne trouve que d'infimes débris des monuments de l'âge hellénistique ou grec. Cependant, il est un genre de construction qui semble dater des plus anciens temps de l'histoire de la péninsule, je veux parler des puits inclinés, conduisant à des citernes, comme on en voit dans maint « kastro » d'Anatolie et notamment dans celui d'Amasia. Ici, le tunnel, creusé dans la roche vive, descend « en ligne droite jusqu'à un vaste réservoir qui recueille l'eau filtrant à travers le calcaire. Cette galerie, inclinée à quarante-cinq degrés, mesure trois mètres de large sur trois à quatre mètres de haut jusqu'au sommet de la voûte, et nous avons compté jusqu'au bassin, encore rempli d'une eau fraîche et limpide, deux cent soixante-dix marches » (p. 157-158). A sa description M. Franz Cumont ajoute (p. 158, n. 3) un relevé des citadelles anatoliotes où il existe de semblables souterrains. Je me figure que c'est à l'aide d'une de ces aiguades d'acropole que l'on arrivera un jour à déterminer l'emplacement de Nora, cette forteresse où Eumène fut assiégé par Antigone le Borgne, et qui, tout en occupant le haut de quelque piton inaccessible, était cependant abondamment pourvue d'eau¹.

1. Rapprocher les expressions de Plutarque : « τοῦ χωρίου τὴν χαλεπότητα » et « ὕδωρ ἄφθονον » (Eumène, X, 1 et XI, 1).

III. Une des plus heureuses découvertes de nos explorateurs fut celle d'un sanctuaire de Zeus Stratios à Beuyuk-Evliâ, près d'Ebimi (p. 172-184). Aujourd'hui encore, les habitants du district considèrent ce lieu comme sacré : « Chaque année, au mois de mai, ils se réunissent sur cette hauteur déserte, y égorgent des poules et des moutons, et y festoient joyeusement en l'honneur du prophète Élie (Profit Iliyâ), qui, ici comme à Tachna (p. 129), a pris sous son patronage une vieille fête populaire du paganisme » (p. 173). Il eût été séduisant de placer là le fameux sacrifice que Mithridate, en 82, offrit à Zeus Stratios, sur le type de ceux qu'accomplissaient à Pasargades les rois de Perse¹. Mais la description d'Appien montre que le pyrée grandiose allumé au faite d'une montagne par le vainqueur de Muréna se trouvait beaucoup plus près de la côte (p. 183).

Mêmes survivances, près de Niksar, sur une éminence couronnée de pins, « où les campagnards viennent encore, au solstice d'été, immoler leur bétail et faire un repas liturgique » (p. 272). Comme le sommet de Beuyuk-Evliâ, la cime d'Argosti est consacrée au prophète Élie. M. Franz Cumont incline à y situer le temple de Mên Pharnakou, cette divinité pour laquelle les rois de Pont avaient une vénération si profonde².

A propos d'une autre divinité bien indigène, Mâ, souveraine de Comana Pontique, M. Franz Cumont note la règle qui voulait « que les sanctuaires de la déesse s'élevassent sur une hauteur décorée du nom de montagne. Peut-être était-ce une colline naturelle, peut-être aussi un de ces *tells* artificiels, comme les anciens habitants de ces régions en ont élevé à Tyane, où l'on voyait des œuvres de la fabuleuse Sémiramis » (p. 249).

La réputation de l'auteur des *Mystères de Mithra*, comme archéologue et mythographe, n'est plus à faire. Citons, en terminant, cette page sur le col de Zigana, où l'érudit se révèle coloriste : « Depuis l'époque de Xénophon, on franchit près d'ici, à 2,000 mètres d'altitude, le massif puissant qui entoure Trébizonde d'un demi-cercle protecteur. Dès qu'on a traversé la passe, voisine des cimes neigeuses, à la stérilité sauvage de la vallée du Kharshout succède tout à coup, sur l'autre versant, une végétation luxuriante, qui s'épanouit dans la tiédeur humide de l'atmosphère marine. Sous des futaies touffues de hêtres et de sapins, au milieu d'un tapis de fines fougères, fleurissent de toutes parts les rhododendrons éclatants et les azalées jaunes aux fortes senteurs. La fraîcheur des bois, la limpidité des eaux, les lignes hardies des crêtes rocheuses, comme les villages coquets, les églises et les chapelles disséminées sur les coteaux, feraient songer à quelque

1. Appien, *Mithridate*, 65; Th. Reinach, *Mithridate*, p. 304.

2. Strabon, XII, 3, 31.

canton des Alpes, si des chariots primitifs aux formes étranges, les longues files de chameaux précédés de l'ânon qui les guide, ne rappelaient qu'on se trouve ici à une des portes de l'Orient » (p. 362).

GEORGES RADET.

D. M. Robison, *Ancient Sinope, an historical account, with a prosopographia sinopensis and an appendix of inscriptions*. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1906; 104 pages in-8°.

Ayant exploré Sinope en 1903, M. David Robison a eu l'excellente idée de joindre aux inscriptions recueillies par lui celles qui étaient antérieurement connues et d'en former un petit *Corpus*. Son recueil est précédé d'une étude sur le site de la ville, son commerce, ses origines, son histoire sous les Perses, les rois de Pont et les Romains, sur la civilisation et les cultes. L'exposé se termine par une liste de tous les personnages sinopéens dont les textes littéraires ou épigraphiques font mention. Cette claire monographie rendra de sérieux services, et M. David Robison a désormais conquis son droit de cité dans la patrie de Mithridate.

GEORGES RADET.

E. Pottier, *Catalogue des Vases antiques de terre cuite du Musée du Louvre, 3^e partie : L'École attique*. Paris, Librairies-Imprimeries réunies (Motteroz), 1906; 1 vol. in-12 de 533 pages.

L'auteur donne en sous-titre à son ouvrage: *Études sur l'histoire de la peinture et du dessin dans l'Antiquité*. Ce catalogue est en effet une véritable encyclopédie des arts plastiques grecs, depuis les origines jusqu'à la fin de la Guerre du Péloponnèse, et je ne puis que répéter, pour cette troisième série, ce que je disais à propos de la première (*Revue des Universités du Midi*, t. III, 1897, p. 122-123), que nous avons là toute une bibliothèque, condensée en un livre lumineux, par un des esprits les plus cultivés et les plus fins, par un des guides les plus sagaces et les mieux documentés de notre École d'archéologie française.

Dans ce volume, M. Pottier décrit la céramique des deux grandes périodes qui marquent l'apogée de la production grecque: la période des vases attiques à figures noires, correspondant au temps de Pisistrate et de ses fils; la période des vases attiques à figures rouges, qui s'étend depuis les Pisistratides jusqu'à la prise d'Athènes. Questions de date et de style, classification des groupes, analyse des motifs, rapports entre l'industrie des potiers et le grand art, tout est traité avec une rectitude de jugement et une sûreté de méthode qui peuvent servir de modèle. Ce simple catalogue est vraiment un répertoire admirable que les historiens de la Grèce devront avoir sans cesse à

portée de la main. Souhaitons qu'un des élèves de l'École du Louvre le munisse un jour d'un index qui en facilite le maniement. M. Pottier a rendu tant de services aux jeunes qu'un débutant paierait bien des dettes en lui rendant à son tour celui-là.

GEORGES RADET.

Basile Modestov, *Introduction à l'Histoire romaine : l'ethnologie préhistorique; les influences civilisatrices à l'époque préromaine et les commencements de Rome*; édition traduite du russe par MICHEL DELINES, revue et augmentée par l'auteur, précédée d'une préface de M. SALOMON REINACH. Paris, Alcan, 1907; 1 vol. in-4° de XIII-474 pages, avec 30 figures dans le texte et XXXIX planches hors texte. Prix : 15 francs.

Il y a, dans l'ouvrage de M. Modestov, trois parties à distinguer : une partie préhistorique, où les seuls matériaux utilisés sont ceux du géologue et du paléontologiste; une partie protohistorique, où interviennent, à côté du riche apport de l'archéologie, les indices linguistiques, comme les noms de lieu; une partie historique, où les textes d'auteurs jettent une abondante lumière, — quand ce n'est pas une inextricable confusion. Sur l'Italie archaïque ou protohistorique, nous ne manquons pas de renseignements en France. Mais sur l'Italie préhistorique, — à part quelques spécialistes éminents, comme Salomon Reinach, Cartailhac, Ernest Chantre, — qui a lu chez nous les travaux des « palethnologues » transalpins : Pigorini, Brizio, Sergi, le P. De Cara, Colini, Pinza, Pellegrini, Ghirardini et vingt autres? M. Modestov, qui les a longuement fréquentés sur le terrain, nous rend un service considérable en nous présentant la synthèse de leurs recherches.

Dans toutes les périodes qu'il étudie, les questions abondent : question ligure, question ibérique, question pélasge, question mycénienne, question phénicienne, question étrusque. Voici, non pas sur chacun de ces problèmes, mais sur les plus importants d'entre eux, les solutions que M. Modestov préconise.

Pour l'âge de pierre, c'est aux Ligures qu'il faut rapporter la civilisation des cavernes, des grottes sépulcrales, des monuments mégalithiques, tels que les dolmens. L'épithète d'« ancien », donnée par les écrivains latins au peuple ligure, est justifiée (p. 113). Il y a parenté entre les Ligures et les Ibères (p. 122 et 127). En Sicile, les Sicules sont des Ligures, et les Sicanes sont des Ibères (p. 124 et 132). Mais, tandis que les Ligures proviennent des régions médianes de l'Europe et ont marché du nord au sud, les Ibères sont d'origine africaine et ont pénétré en Italie par les îles du détroit Punique, en Espagne par les Colonnes d'Hercule (p. 106 et 122). Cette théorie du peuplement des deux péninsules par des émigrants africains est empruntée à M. Sergi.

M. Salomon Reinach la juge, à bon droit, aventureuse et téméraire. Comment, en effet, les remarquables affinités qu'on nous signale entre Ibères et Ligures pourraient-elles exister, si, tandis que ceux-ci s'aggloméraient au pied des Alpes, ceux-là se détachaient des flancs de l'Atlas? Le fait d'une civilisation commune est-il compatible avec des points de départ si diamétralement opposés?

L'âge du bronze, qui succède à l'âge de pierre, est l'époque des terramares. On appelle ainsi les villages préhistoriques découverts dans la vallée du Pô et que caractérisent les traits suivants : une enceinte quadrangulaire munie d'un rempart en terre et bordée d'un fossé; deux rues, orientées astronomiquement, l'une, d'est en ouest, l'autre, du sud au nord; une élévation intérieure, à laquelle les savants italiens donnent le nom d'*arx*; des habitations sur pilotis avec une plate-forme carrée que couronne une hutte ronde (p. 151 sqq.). Les constructeurs de ces terramares ont apporté avec eux :

1° « Le rite de l'incinération des morts, inconnu jusque-là dans la presqu'île apennine; »

2° Le système du groupement des maisons en villages, d'après un plan déterminé, « plan sur lequel, plus tard, les villes latines ont été bâties et les camps toujours dressés (les lignes *cardo* et *decumanus*); »

3° « Une nouvelle langue d'origine aryenne ou indo-européenne » (p. 213-214).

Les hommes à qui sont dues les terramares du Pô, comme les palafittes des lacs de la Vénétie, sont venus d'au delà des Alpes, « et la civilisation de la vallée du Danube était proche parente de la leur. » Ce n'étaient ni des Italiotes ni des Celtes. Mais ils appartenaient à une race voisine.

Vers la fin de la période du bronze, les gens des terramares abandonnèrent leurs stations. Une invasion, celle des Ombriens, qui s'effectua par les Alpes Carniques (p. 306), les refoulait vers le sud. De nombreux fugitifs franchirent l'Apennin et, s'avancant jusqu'au Latium, s'abritèrent dans les monts Albains. « La population qui, la première, parla le latin sur les rives du Tibre, n'est pas née sur place, mais est venue du nord » (p. 226). Entre les Latins, descendants de la population des terramares, et les Ombriens, qui propagèrent la civilisation du premier âge du fer, il y a les mêmes différences qu'entre les Ioniens et les Doriens (p. 239).

Le premier âge du fer en Italie nous est surtout connu par les découvertes faites, près de Bologne, dans la nécropole de Villanova. Il présente comme traits distinctifs : le rite de l'incinération; l'usage de tombes à puits, dans le fond desquelles on plaçait l'urne cinéraire; l'emploi, sur les vases, de l'ornementation géométrique; l'abondance et la variété des objets de bronze; « la présence du fer, d'abord à l'état d'exception, comme métal servant pour les articles de parure et ensuite

pour les armes; enfin, l'apparition des signes alphabétiques. Cette civilisation est tout à fait nouvelle en Italie et n'a, avec celles des terramares, qu'un point de contact, le rite de l'incinération. D'où vient-elle? » (p. 288-291.)

Pour M. Modestov, nul doute : des Ombriens, qui furent un grand peuple, un de ceux qui occupèrent le plus anciennement ces lieux, ἔθνος πάντο μέγα τε καὶ ἀρχαῖον, dit de lui Denys d'Halicarnasse; des Ombriens, « qui ont été connus des Grecs avant toutes les autres populations italiques de race aryenne; » des Ombriens, dont la puissance avait pris une telle extension que les Étrusques, au témoignage de Pline, leur enlevèrent trois cents villes (p. 303); des Ombriens, dont les tombes à puits se retrouvent sur les divers points d'où ils furent chassés, à Tarquinies, à Vulci, à Vetulonia, à Volterra, à Chiusi, dans les couches les plus profondes des nécropoles (p. 333). Les Ombriens sont donc les premiers représentants de la civilisation de Villanova ou de l'âge du fer dans l'Italie septentrionale et centrale. Ils apparaissent vers la fin du XI^e siècle avant Jésus-Christ ou le commencement du X^e (p. 219). A la même date, les plus anciens habitants aryens du Latium, les *prisci Latini* émigrés des terramares, commençaient à élaborer leur nationalité latine dans l'isolement des monts Albains (p. 284 et 310).

Durant l'âge de pierre, les Ligures avaient pratiqué le rite de l'inhumation. Avec les Latins et les Ombriens de la fin de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer, plus de tombes renfermant des squelettes ou des ossements : en vertu des croyances religieuses propres aux Aryens, les corps sont réduits en cendres (p. 195). La migration étrusque amène une évolution nouvelle : l'incinération fait place à l'inhumation, comme du temps des Ligures.

Cette arrivée des Étrusques est un moment capital dans l'histoire de l'Italie ancienne, et, bien que depuis plus de vingt siècles on ait écrit des bibliothèques sur la question, ce n'est pas sans motif que M. Modestov lui consacre le dernier tiers de son livre. D'où étaient originaires les Étrusques? Sont-ils venus des Alpes Rhétiques, comme l'ont soutenu Fréret et Niebuhr, en s'appuyant sur Denys d'Halicarnasse? Sont-ils venus d'Orient, et particulièrement de Lydie, ainsi que l'assure Hérodote? M. Modestov se prononce avec énergie pour la thèse de l'origine orientale. Dans l'ensemble, son argumentation est nourrie et convaincante. On la voudrait cependant plus serrée, plus méthodique, sur certains points. Ainsi, quand il rapproche les mausolées à *camera* étrusques des tombes à chambres de l'Asie Mineure et voit dans celles-ci le prototype de ceux-là, ses comparaisons restent vagues, parce qu'elles sont globales. Au lieu de prendre les monuments en bloc, par groupes indistincts, il eût fallu étudier un à un chaque spécimen de tumulus à tertre ou de sépulture rupestre, le

dater, envisager, dans tout son détail, l'architecture et la décoration, puis, le bilan soigneusement établi des deux parts, en Asie Mineure et en Étrurie, procéder à une confrontation minutieuse des lignes essentielles et des éléments particuliers.

Si M. Modestov n'a pas approfondi autant qu'on le souhaiterait la partie archéologique du problème, en revanche, pour les institutions et les mœurs, la religion, la divination, le costume, la langue, sa démonstration est beaucoup plus rigoureuse. Il conclut dans le sens d'Hérodote : les Étrusques sont des Asiatiques; ils ont émigré des rives orientales de la Méditerranée et surtout de la côte lydienne; « ils appartiennent à la famille des peuples qu'on surnomme Pélasges » (p. 402); ils sont venus en Italie par mer, non par l'Adriatique, mais par la mer Tyrrhénienne (p. 439 sqq.).

Quant à la date de leur migration, M. Modestov, acceptant les données de leur chronologie nationale, la fixe aux environs de 1045 (p. 450). Cette opinion est d'une haute vraisemblance. Mais elle s'accorde mal avec ce que l'auteur nous a dit auparavant. Si les Ombriens, qui ont précédé en Italie les Étrusques et ont été refoulés par eux, sont apparus vers le début de l'âge du fer, « pas avant la fin du XI^e ou le commencement du X^e siècle avant J.-C. » (p. 219), comment ont-ils pu développer leur énorme puissance en Étrurie même, si dès le milieu du XI^e siècle les Étrusques étaient déjà là? Il y a contradiction.

Tolstoï, en ces derniers temps, a fort malmené Shakespeare. M. Modestov maltraite fort Mommsen, qui devient, entre ses mains, un bien piètre historien. Plus loin (p. 441-444), le savant russe, médiocrement soucieux de la note juste, pulvérise à outrance ce qu'il appelle les « paradoxes » et les « excentricités » de M. Pottier. Ceux qui connaissent cette fine et souple intelligence, l'une des mieux pondérées qu'il y ait chez nous, penseront qu'après nous avoir fortement tendu l'esprit, M. Modestov, à la fin, s'est préoccupé d'amener sur nos lèvres un aimable sourire.

GEORGES RADET.

M. Clerc, *La Bataille d'Aix : études critiques sur la campagne de Caius Marius en Provence*. Paris, Fontemoing, et Marseille, Barlatier, 1906; 1 vol. in-8° de 284 p., avec 4 cartes hors texte.

On n'a guère moins discuté sur la campagne de Marius contre les Teutons que sur le passage des Alpes par Hannibal. M. Michel Clerc, qui, en tant que Bourguignon, descend plus ou moins des conquérants de la Gaule, mais à qui la Provence, sa seconde patrie, a fait une âme romaine, s'est senti doublement attiré vers ce grand problème. Voici, d'après lui, comment s'y est pris Marius pour anéantir les Barbares. Il les laisse franchir la Durance, recule le long des Alpines, gagne, par

le mont Mény et le mont du Défends, la chaîne de la Trévaresse ; puis, tandis que les envahisseurs, auxquels il laisse le champ libre dans la plaine de Salon et sur la route d'Aix, s'engagent à travers les défilés de l'Arc, il contourne au nord la montagne de Sainte-Victoire et vient planter son camp entre Pourrières et Pourcieux, tout près de la trouée de Saint-Maximin, par où la horde pense gagner l'Italie. Attirés, comme dans une souricière, au fond d'un cirque bien clos, les Teutons, une fois battus, se voient dans l'impossibilité de fuir et se laissent exterminer. Toute la thèse de M. Clerc repose sur cette idée, fort simple, que Marius, politique médiocre, était un habile général, fort expert en matière de stratégie et de tactique. La démonstration, qui ne se limite pas à la topographie et à l'histoire, mais fait une place à l'étude des traditions et au folk-lore, est aussi complète qu'attachante.

GEORGES RADET.

A. Schulten, *Zwei Erlasse des Kaisers Valens über die Provinz Asia*, extrait des *Jahreshefte des österr. archäol. Institutes*, t. IX, 1906, p. 40-70.

Il s'agit de deux édits trouvés par les Autrichiens à Éphèse, dans leurs fouilles de 1904. Le premier, adressé à Eutrope, l'auteur du *Breviarium*, date de 370 ou de 371 et se rapporte à l'administration des biens impériaux. Le second, adressé au successeur d'Eutrope dans le gouvernement de la province d'Asie, Festus, lui aussi l'auteur du *Breviarium*, est relatif aux jeux de la province. Le commentaire de Schulten complète heureusement l'intéressante découverte de Heberdey.

GEORGES RADET.